



Chapitre 9 : - Partie I ~ Chrysanthème - - Chapitre IX -

Par BakApple

Publié sur Fanfictions.fr.

[Voir les autres chapitres.](#)

- Chapitre IX -

« Comment ça, vous ne l'avez toujours pas arrêté ? »

Elle retint un petit rire amusé.

« C'est pour ça que je viens en parler ; j'ai cru comprendre que tu le connaissais. »

Elle hocha gentiment la tête.

« Oui, mais je n'en sais pas assez pour vous aider.

– Les rapports des agents chargés de cette enquête m'ont amené à remarquer qu'après l'affaire Bonar, il revenait te voir assez souvent. »

Elle porta sa tasse de café à ses lèvres, et en but quelques gorgées, avant de la poser sur la table, et de répondre.

« Je lui avais promis quelque chose, afin de le remercier de nous avoir sauvées, ma fille et moi.

– Et qu'est-ce que tu lui avais promis, Élisabeth ? »

Elle lui sourit, et tourna la tête, l'invitant à se détendre quelque peu et à observer l'immense jardin dans lequel ils se trouvaient. Il tenta de s'arracher à ses responsabilités mais elles le rattrapèrent rapidement. Il lâcha un long soupir.

« Élisabeth, je n'ai pas que ça à faire ; il court toujours en liberté ! »

Elle tourna vers lui ses yeux bleu glacé, qui pétillaient d'amusement. Il lui répondit par un regard agacé aux teintes rouges et aux cernes violettes, quelque peu dissimulé par ses lunettes rectangulaires.

Il se gratta quelque peu la gorge, et retint un grognement de désagrément au toucher de sa barbe mal rasée. Le surplus de travail qui s'accumulait l'avait empêché de se rendre présentable pour rendre visite à la duchesse.

« Écoute, Paul » commença-t-elle d'un ton plus sérieux.

Il retint un frisson. Il n'aimait pas être appelé par son prénom lorsqu'il était *au travail*.

« Je sais quelle influence j'ai sur les diverses institutions, et donc pourquoi tu t'es tourné vers moi. Mais je crains d'être impuissante face à Fantôme R ; il a beau être revenu et avoir à nouveau volé, je ne l'ai pas revu. »

Il fouilla dans une poche de sa veste. Elle était vide ; il grogna.

« Ce n'est pas notre relation qui va tout bouger, Paul. Je n'ai aucun réel pouvoir, tu le sais bien. »

Il repensa à leur jeunesse. Depuis combien de temps tout avait changé ?

Tout allait bien, lorsqu'ils étaient tous ensemble –leur petit groupe de quatre amis s'était lentement dissout alors qu'ils empruntaient chacun le chemin de leur vie. Puis un jour, plus rien ; ils ne s'étaient plus revus. La seule relation qu'entretenaient Paul et Élisabeth était purement professionnelle désormais. Rien d'autre.

Il soupira.

« As-tu eu des nouvelles d'Isaac depuis le temps ? »

Sa question sembla mettre son interlocutrice mal à l'aise. Elle se mordit la lèvre inférieure, et fuyait anormalement son regard.

« J'ai pu rencontrer son fils, par hasard. Il lui ressemble tellement, mais est tellement plus

calme, plus... *normal*...

– Comme sa mère, souffla-t-il, sa voix grave et serrée.

– J'espère qu'un jour nous saurons qui l'a tuée. »

L'air se fit lourd autour d'eux. Évoquer le souvenir de leur amie disparue avait toujours cet effet-là. Ne pas connaître l'identité de l'individu l'ayant assassinée –ou du moins ayant provoqué sa mort étrange– leur laissait un poids sur la conscience. Comme si, dans un sens, ils avaient pendant un temps disposé des moyens nécessaires pour la sauver, sans les utiliser.

Les quelques paroles de son amie le rendirent désireux de rencontrer le fils de celui qui était son ami, durant les années étudiantes.

Son biper sonna. Un de ses subalternes, l'officier Loïc Herrault, semblait vouloir amener une équipe sur les lieux du vol afin de réaliser une simulation de la soirée, et de trouver, de ce fait, des preuves qu'ils n'avaient pas vues précédemment.

Et pour ce faire, ils avaient besoin de lui afin de répartir les groupes.

Il grommela. Quelle bande d'incompétents incapables de prendre la moindre décision.

« Ce fut agréable de te parler, Paul, sourit Élisabeth en se levant et en l'accompagnant vers la sortie. J'espère que tu parviendras à l'arrêter, un jour. »

Ce fut la première fois qu'elle le vit sourire aussi franchement et amicalement depuis le décès de sa femme. Il la remercia, et partit.

*

« Tu mens !

– Comment pourrais-je mentir ? Tu ne sais rien de ce qui se passe ! »

Il perçut une lueur de haine dans son regard.

« Je détiens le savoir absolu ! Je sais ce que je fais ! »

Elle pointait vers lui le canon d'un revolver. À ses pieds gisait une longue barre de fer.

« Arrête ! Me tuer ne t'apportera rien ! » s'entendait-il implorer.

Il sentait des larmes couler le long de ses joues. Ses mains le brûlaient, il n'osait pas les regarder, mais il savait qu'elles étaient blessées, écorchées, meurtries.

Il ne voulait pas se voir. Il ne voulait pas se ressentir.

« Arrête— »

Il voulut l'appeler par son prénom. Mais il ne s'en souvenait pas. À moins qu'il ne l'eût oublié ? Non, c'était impossible, comment pouvait-il oublier quelque chose d'aussi important ?

Quel était son prénom ?

Qui était-elle ?

Il tenta de s'en souvenir. Sa tête lui faisait mal. Ses souvenirs étaient confus.

Il revivait des souvenirs brouillés, mélangés. Il voyait cette fille, il se voyait enfant, malade –agonisant– avec son père à ses côtés. Il se voyait avec Marie, avec cette fille. Il revoyait tant de choses, trop de choses.

Les douleurs s'intensifièrent. Il porta ses mains à sa tête. Il se vit, agenouillé, devant elle, à cet instant.

Se regarder d'un point de vue extérieur était, certes, une expérience troublante. Mais se constater une apparence aussi meurtrie eut l'effet d'un réel choc, comme si la foudre venait de s'abattre sur lui.

Il vit ses mains saignantes, recouvrant son visage sur lequel il devinait des plaies, des coupures. Ses vêtements étaient poussiéreux, déchirés par endroits.

Et elle le menaçait de mort. Il *savait* qu'elle n'hésiterait pas à presser la détente.

« Tu es faible, cracha-t-elle avec un mépris dont il ne comprenait pas le fondement. Il en faut de peu pour te détruire ! »

Elle se baissa, empoigna la barre de fer et, la saisissant à deux mains, frappa Raphaël aux flancs avec. Il se tordit de douleur.

Pourquoi faisait-elle tout ça ?

Il releva la tête, la regarda. Autour d'elle se tenaient de nombreuses personnes. Il en reconnut la plupart. Marie, l'inspecteur Vergier, Charlie, Élisabeth, son père...

Pourquoi *eux* ?

« Tu les as trahis. *Tous*. »

C'était comme dans un précédent rêve...

Il vit deux enfants côte à côte. Il lui sembla les avoir rencontrés auparavant. Une petite fille rousse, et un petit garçon blond, qui le dévisageaient avec de grands yeux inquiets.

« Même eux... »

Son ton était dur, sa voix ferme.

Sa vision se brouillait. Où était-il ?

L'immensité grisâtre et la brume s'élevant autour faisaient naître en lui un mal-être, un sentiment d'abandon. Il n'y avait plus qu'eux deux, lui, et *elle*.

« Tu ne sers à rien. »

Elle lâcha la barre, reprit le revolver. Elle s'agenouilla près de lui, plaça le canon contre son front.

Il la regarda une dernière fois. Ses yeux noisette croisèrent le saphir des siens.

Il eut un choc, presque une révélation.

Puis il se réveilla.

Il devait être minuit, peut-être une heure ; les plombs venaient de sauter. Son réveil venait de sonner, un réflexe post-mortem lorsqu'il était privé d'alimentation, avant de s'éteindre complètement. Tous les appareils électriques se remettaient en marche en même temps.

Il entendit un orage gronder. Telle était la raison de cette coupure.

En position assise sur son lit, il soupira. L'étrange rêve qu'il venait de faire lui restait en tête.

Cela lui avait semblé réel, trop réel pour n'avoir été qu'un simple rêve. Il revivait ça comme un souvenir, mais jamais un tel événement ne lui était arrivé. Malgré tout, il avait ressenti la douleur, et ses membres le tiraient encore. Ce n'était pas comme ça que fonctionnaient les rêves.

Son retour à la réalité –du moins ce qui semblait être la réalité dont il n'avait pas les souvenirs qu'il était censé avoir– le soulagea. De même, l'environnement familial de sa chambre le rassura. Sa carte de France fixée au mur foncé luisait dans la nuit au contact des quelques rayons de lumière de la lune et de la ville. Il ne distinguait aucun nom, aucune écriture ; il faisait bien trop sombre.

Il se recoucha sur le dos, et remit le mince drap avec lequel il dormait comme il fallait. Il avait tellement remué dans son sommeil que le maigre tissu était roulé en boule, entortillé sur lui même par endroits, et même à demi par-terre. Il se tourna sur le côté gauche, espérant pouvoir retrouver le sommeil. Il voyait la faible lumière qui peinait à passer les volets et rideaux, et qui baignait la pièce dans une ambiance lugubre et rassurante à la fois. Il ferma les yeux, tenta de se rendormir.

Sa respiration se fit silencieuse, profonde, et devint régulière. Les heures défilaient alors qu'il somnolait, d'un sommeil réparateur et reposant, nullement entrecoupé par des semblants de cauchemars où il retrouvait cette fille.

Ce furent deux notes qui le tirèrent de sa torpeur. La sonnette de la porte d'entrée. Il se leva d'un bond, le cœur battant. Qui venait le voir ? Il l'ignorait. Qui que cela fût, il ne pouvait se présenter simplement vêtu d'un caleçon, si bien qu'il enfila quelques vêtements et, le corps encore engourdi par le sommeil, il s'en alla ouvrir.

La fille de son rêve se tenait là, en chair et en os, un air innocent dessiné sur son visage. Lorsqu'elle comprit qu'elle l'avait réveillé –sûrement en se basant sur la tête qu'il avait– elle sembla vouloir articuler quelque mot d'excuse, mais tout ce qui atteignit les oreilles de Raphaël fut un simple :

« Est-ce que je peux entrer ? »

Il la fixa avec stupéfaction, les yeux grandement ouverts. Sans comprendre pourquoi, il se dégagea de l'entrée, et elle vint passer le seuil. Il referma machinalement la porte derrière elle.

Il l'observa longuement sans comprendre.

Il avait le sentiment de la connaître, et pourtant il ne savait rien d'elle. La voir en cet instant lui évoquait plus une première rencontre qu'autre chose, c'était comme s'il la voyait pour la première fois.

La jeune fille, assise sur le canapé, le dos bien droit, les mains sur les genoux, ne disait rien. Elle balayait la pièce du regard, et lorsque les yeux de Raphaël le croisait, elle tournait la tête. Elle se mordait aussi la lèvre inférieure, sûrement par gêne. Raphaël nota qu'elle avait attaché ses longs cheveux rouge feu en un chignon peu stable, dont des mèches s'échappaient d'ici et de là. Elle gardait sans cesse une main sur le creux de sa poitrine, et serrait un collier dans ladite main, collier qu'elle avait sorti du col de sa chemise noire, presque boutonnée jusqu'en haut.

« Dis... »

Sa voix tremblait presque.

« Est-ce que je peux te prendre de l'eau ? »

Il acquiesça, et alla lui servir un verre. Il en oubliait presque qu'elle venait tout juste de le réveiller quelques minutes auparavant ; elle vida rapidement le contenu du verre.

« Merci. Il fait vraiment chaud aujourd'hui. »

Elle lui avait souri. C'était un sourire sincère, ce qui le surprit, encore.

L'adolescente déboutonna les premiers boutons de sa chemise noire, qui serraient le tissu contre sa gorge, et qui l'étouffaient, et desserra quelque peu la cravate blanche qu'elle portait.

« J'ai perdu quelque chose, commença-t-elle, tu ne l'as pas trouvé ? »

La question le prit quelque peu au dépourvu ; il la dévisagea avec amusement.

« C'est vague, "quelque chose", tu sais...

– Mon petit... »

Elle resta pensive.

« Tu es sûr de ne pas l'avoir vu ? Ou entendu ?

– Je n'ai pas la moindre idée de quoi tu parles, soupira Raphaël en s'asseyant sur un tabouret en face d'elle.

– Vraiment ? »

Elle se leva, le saisit au col de son t-shirt, et le força à se lever, avant de le plaquer violemment contre le mur.

« Tu en es *vraiment* sûr ? »

Une sueur froide glissa dans sa nuque. Pourquoi devenait-elle aussi violente, aussi violemment !?

Elle s'approcha de son visage.

« Tu ne voudrais pas mourir, non ? » lui glissa-t-elle à l'oreille.

Il voulut secouer la tête, mais elle le jeta dans la pièce avant d'avoir une réponse. Il tomba douloureusement devant le canapé, en poussant quelques gémissements de douleur.

La fille revint vers lui, en ôtant sa cravate. Elle la fit glisser entre ses doigts –une certaine sensualité se dégageait d'elle– avant de la tendre entre ses mains. Raphaël pressentit que ses rêves se joueraient encore cette fois-ci, il revivait ces morts comme s'il était plongé dans une toile de rêves glissés les uns dans les autres.

Il tenta de se relever, en s'accrochant au canapé. Elle lui frappa la main, il lâcha sa prise en retombant dos au sol.

Afin qu'il ne se relevât pas, elle vint s'asseoir sur son bas-ventre, et se pencha lentement sur son visage.

« C'est ta dernière chance. As-tu vu Alex ou non ? »

Mais de quoi –de qui– elle parle !?

Face au silence de Raphaël, elle se pencha encore, il sentait son souffle calme sur son visage, il sentait sa poitrine sur son torse, il sentait son cœur battre avec le sien. Comment pouvait-elle être aussi calme dans une telle situation !?

Elle passa doucement sa main sous la nuque du rouquin, qui ne comprit que trop tard qu'elle n'avait fait que glisser la cravate autour de son cou, afin de la resserrer. Alors qu'elle l'étranglait, il tentait de se débattre, ses mains tentant d'atteindre la rouquine, tout son corps bougeant dans tous les sens –*il fallait la faire tomber !*– et son souffle bloqué affolant son cœur, tandis qu'elle serrait du bout des bras, et de toutes ses forces la cravate, tout en gainant ses jambes afin de bloquer les siennes.

La légende voulait qu'en présence de la peur, ou d'un danger assez conséquent, le corps sécrétât une substance miracle, l'adrénaline. L'augmentation de neurotransmetteurs permettait au corps de se surpasser, jusqu'à décupler ses capacités.

Raphaël se vit pivoter sur la gauche, déstabiliser son agresseur, faire lâcher d'une main la fille, et de l'autre arracher la cravate. Il inspira un grand coup, et donna un coup de bassin qui renversa la situation. Ils retrouvèrent leurs positions inversées, lui assis sur elle.

Haletant, le jeune homme ne pensait à rien d'autre qu'à récupérer son souffle.

L'adolescente, quant à elle, resta immobile, et respirait tout aussi bruyamment –sûrement à cause de l'effort demandé pour serrer et l'étrangler.

Aucun d'entre eux ne nota qu'elle tenait encore d'une main crispée le col du t-shirt du rouquin.

Au même moment, ils tournèrent leur tête vers la droite de Raphaël, en direction de la porte d'entrée.

Sur le seuil de l'appartement se tenait quelqu'un.

Une jeune fille.

Marie.

Elle les regardait, un air d'incompréhension dessiné sur son visage d'ange.

« Ra... phaël ? » appela-t-elle, des larmes montant peu à peu à ses yeux, prêtes à déborder.

Il voulut répondre, l'appeler, se justifier, mais aucun son ne voulut s'échapper de sa gorge.

La rouquine se mit violemment à rougir. Avait-elle compris ce qui venait d'arriver par sa faute ? Avait-elle un tantinet de gêne, de moralité ? En l'espace d'un instant, Raphaël y crut.

« Ce n'est pas ce que tu crois, Marie !

– *Oh que si* » murmura une voix.

Il voulut se relever, et l'enlacer, lui faire comprendre que ce n'était qu'un malentendu, un vulgaire quiproquo basé sur une *simple* tentative d'assassinat de la part de l'adolescente.

« Je peux t'expliquer, Marie !

– *Non, tu ne peux pas* » souffla la voix, telle une brise dont il ignorait la provenance, et dont lui seul semblait en entendre le son.

La jeune fille fut prise d'un mouvement de recul.

Comment pouvait-il dire ça ?

Ce n'était pas parce qu'elle était arrivée et les avait "interrompus" qu'ils s'étaient éloignés l'un de l'autre pour autant. Non, ils étaient toujours là, devant ses yeux ébahis, l'un sur l'autre, d'une manière bien explicite à ses yeux.

D'autant plus que cette fille gardait bien ses doigts crispés et fermés sur le col de Raphaël. Sans parler de ses cheveux, qui devaient être noués en ce qui restait d'un chignon avant que, sous l'excitation de l'instant, sans doute, l'un ou l'autre les détachât. Cela valait de même pour le jeune homme, ses mèches rousses qu'elle connaissait toujours soigneusement coiffées et lissées se bataillaient en duel d'épis, certainement à cause de la même raison que celle pour laquelle ils se tenaient là.

Les yeux de la blonde scrutèrent l'intruse. Qu'avait-elle de plus qui plaisait à Raphaël ? Ses yeux bleu saphir, brillants et pétillant comme de véritables pierres précieuses ? Ses cheveux, aussi rouges et flamboyants que ceux de son *ami* ? Ou bien son tour de poitrine, certainement plus opulent que le sien ?

Elle sentit son visage virer au pourpre en constatant qu'elle n'avait pas forcément tort, à en croire la chemise déboutonnée de la fille, qui laissait supposer –et comprendre– beaucoup de choses.

Cette même fille tourna la tête, et jeta un regard désireux vers le rouquin, qui ne le remarqua pas.

« Marie, répéta-t-il, je t'assure qu'il y a une raison... »

Il se maudit de ne pas savoir dire autre chose, comme si intérieurement, il ne voulait pas expliquer quoi que ce fût.

Il sentit quelque chose l'attirer au sol.

Devant une Marie paralysée par le choc, la fille rousse tira Raphaël par le col, s'élança en prenant appui sur son coude à terre, et vint entourer son cou de ses bras. Dans le même élan, elle vint plaquer ses lèvres sur celles du rouquin, et échangea avec lui un baiser passionné. Elle passa une main dans sa chevelure flamboyante, et lui caressa le visage avec douceur.

Raphaël n'eut pas le temps de réfléchir, ni de réagir. Et même s'il avait voulu réagir, il n'aurait pu. Bien qu'elle n'en avait pas l'air, la fille le retenait fermement contre elle, et le forçait presque à répondre à son étreinte.

« Tiens-moi » murmura-t-elle discrètement en croisant son regard, un air de menace lisible dans

le bleu de ses yeux.

Il s'exécuta, par peur de représailles. Elle était capable de tout, et lui de rien.

Sa main glissa dans le dos de l'adolescente, la tenant ainsi en position semi-assise, et la serrant presque contre lui. La fille profita de son manque d'équilibre pour le pousser, et faire basculer une nouvelle fois leurs positions.

Elle sépara son visage de celui du jeune homme, sans pour autant se dégager de cette posture qui le gênait. Au contraire, elle s'appuyait avec joie sur lui, sans montrer la moindre envie de bouger.

Un sourire de satisfaction se dessinait sur les lèvres rosées auxquelles il venait –sans le vouloir– de goûter.

« Je crois que tu es mal parti pour la revoir » souffla-t-elle.

Il la regarda sans comprendre. Son regard perçant et son sourire moqueur lui donnèrent un air machiavélique, perfide.

Il tourna la tête vers la porte d'entrée, pour n'y trouver qu'une vue sur le couloir.

Vide.

« Marie ? » appela-t-il, un tremblement dans la voix.

Pas de réponse.

La fille se releva. Elle épousseta ses vêtements, reboutonna sa chemise, et réajusta sa coiffure, comme si de rien n'était.

Quant à lui, il se remit aussi debout, et avança d'un pas hésitant vers le seuil de sa porte.

Il ne vit que l'immense couloir d'entrée, vide.

Aucun signe de Marie.

Il se mit à courir en direction de l'entrée principale de l'immeuble. La porte était grande ouverte, des passants défilaient sans prêter attention au jeune homme qui se tenait à la sortie du bâtiment, l'air hagard. Il lui était impossible d'apercevoir son amie. Malgré cela, il resta planté là, à guetter un signe de sa part, ses espoirs mourant au fur à mesure que les secondes s'écoulaient.

« Bon, tu viens ? Elle va pas revenir, tu sais. »

La fille était apparue derrière lui, et agissait comme si rien ne s'était passé.

Il grommela quelque chose qu'elle sembla ne pas comprendre. En retour, elle lui mit une main sur son épaule. Ce contact qui se voulait soudainement amical le fit presque frissonner.

Sans ajouter le moindre mot, il tourna les talons, et rentra chez lui.

Il avait besoin d'une pause, mais il lui était impossible de réfléchir. Il se sentait sale, à cause de cette fille.

Il ne la vit pas retourner chez lui ; il crut qu'elle avait décidé de le laisser tranquille. Ce fut une douce illusion qui le berça l'espace d'un instant, rendant le retour à la réalité plus douloureux encore lorsque, après s'être douché, il vit que la rouquine était installée sur son canapé, et lisait le journal. Un sac posé à côté d'elle semblait vouloir signifier qu'elle avait décidé de rester, peu importait l'avis du jeune homme.

« Tu comptes faire quoi ? » demanda-t-elle sans détourner les yeux de sa page.

Il fronça les sourcils.

« Comment ça, "faire quoi" ?

– Bah, récupérer ta meuf. »

Il soupira.

« Je t'interdis de l'appeler "ma meuf".

– Je dis ce que je veux. »

Il vint se poster devant elle, et lui arracha le journal des mains. Elle lâcha un grognement de protestation.

« Dégage de chez moi.

– Non. »

Elle s'était redressée, et mise à sa hauteur. Elle lui jeta un regard de défi.

Ce fut de trop pour lui.

« Tu viens chez *moi*, tu tentes de *me* tuer, pour ensuite *m'embrasser* comme ça, *sans raison*, et pour ensuite faire comme si de *rien* n'était !? *Qu'est-ce qui ne va pas chez toi* !? »

L'air blasé qui s'affichait à présent sur son visage lui donna des envies de meurtre, un désir sauvage de lui retourner tous les mauvais traitements qu'elle lui avait infligés contre elle.

Il serra les poings. Il ne fallait pas céder. Il ne fallait pas jouer à son jeu. C'était ce qu'elle attendait de lui ; il ne fallait pas lui faire ce plaisir.

« Tu vas dégager de chez moi, me laisser tranquille, et me laisser reprendre une vie normale ! »

Elle sourit. Elle se moquait.

« Est-ce une menace ? ricana-t-elle.

– Oui. »

Elle éclata de rire.

« Tu t'es regardé, au moins ? T'as vu à qui tu parles ? »

Il entendit un vrombissement. Sûrement la plomberie des voisins.

« Je suis bien plus puissante que ce que tu peux imaginer ! »

Elle s'approcha dangereusement de lui. Un flamme nouvelle brillait dans son regard.

« Tu n'es *rien* face à moi. »

Il la frappa. Une simple claque, à vif, sur sa joue. Elle se stoppa net dans ses divagations.

« Je ne suis peut-être rien face à *toi*, commença-t-il en tentant de contrôler la rage qui montait en lui, et je ne suis peut-être rien du tout. Mais moi, au moins, je n'ai pas besoin de frapper les plus faibles pour me sentir plus fort ! »

Elle le regarda.

Une expression indescriptible s'était dessinée sur son visage.

Comme si elle ne comprenait pas qu'il était possible de se résigner à être comme les autres, sans distinction particulière.

« On verra ça. »

Elle tourna les talons, et sortit de son appartement, en claquant la porte derrière elle.

Il haussa les épaules. Tant mieux, il fallait qu'elle s'en allât de chez lui, il voulait être seul. Il lui fallait retrouver Marie.

Il se précipita en extérieur, et fut violemment stoppé par le froid qui s'infiltrait dans son corps. Il remarqua divers passants ayant sorti leurs écharpes et leurs manteaux. Il ne comprenait pas, c'était impossible pour un mois de juillet ! À peine une semaine auparavant, il mourrait de chaud. Ce n'était pas *normal* que la température changeât aussi brusquement.

C'était *insensé*.

Ignorant les hurlements de son corps, il se précipita dans les rues, esquiva les passants peu



enclins à le laisser passer. Il n'avait qu'une seule pensée en tête, un seul nom. *Marie*. Il devait voir *Marie*.

Publié sur [Fanfiction.fr](https://www.fanfiction.fr).

[Voir les autres chapitres](#).

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*

2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés